

Valérie Bernier, Nelly Duvicq et Maude Landreville [dir.], *Une exploration des représentations du Nord dans quelques œuvres littéraires québécoises*, Montréal, Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord, coll. « Isberg », 2012, p. 59-80.

## **Gloire au réchauffement de l'Arctique. La troublante lecture d'un roman anti-écologiste, *Erres boréales* (1944)**

Daniel Chartier

Le discours commun contemporain est parcouru d'inquiétudes environnementales. Que ce soit dans la société, les arts, les sciences ou en politique, les questions du réchauffement planétaire traversent les disciplines et teintent les interprétations. Ce discours environnementaliste s'intéresse particulièrement aux pôles, et surtout à l'Arctique : au point le plus froid du monde, la question d'un « réchauffement » possible met en évidence non seulement la fragilité du désert nordique, aussi l'interdépendance du reste de la planète avec ces grands blocs de glace — autrefois considérés inutiles — qui en assurent l'équilibre. Comme l'écrit l'environnementaliste inuite Sheila Watt-Cloutier, bien que les signes de ces bouleversements soient d'abord physiques, il s'agit avant tout d'« un problème humain » :

Ces changements de grande envergure menacent d'effacer de nos mémoires le souvenir des lieux où nous étions, celui de notre identité et de tout ce que nous souhaitons devenir. L'Arctique est la sonnette d'alarme, le baromètre de la santé de la planète. Tout ce qui arrive dans le monde se produit d'abord ici<sup>1</sup>.

Dans la plupart des disciplines, l'omniprésence du discours environnemental a fini par déplacer certains paramètres qui nous permettaient autrefois de concevoir le monde et notre avenir. Pourtant, il suffit de revisiter quelques œuvres créées dans un passé pourtant rapproché pour constater que la question du progrès et du contrôle de l'homme sur les forces de la nature apparaissaient comme des évidences, y compris dans les arts et la littérature. Aujourd'hui, lorsqu'on relit les propositions culturelles des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, on se rend compte que ce déplacement interprétatif a rendu, pour nous, certaines œuvres caduques ou, à tout le moins, difficilement compatibles avec notre discours culturel.

L'attention accrue sur le Nord, l'Arctique et l'Antarctique a aussi ouvert la voie à une réévaluation de l'importance de ces espaces, en termes de géographie tant physique que culturelle et humaine. Cette réévaluation survient alors que nous assistons, dans la plupart des territoires inuits (Nunavik, Nunavut, Groenland), à une prise de parole qui renverse certains clichés liés à l'Arctique,

---

<sup>1</sup> Sheila Watt-Cloutier, « Un problème humain », *Notre planète. Revue du Programme des Nations Unies pour l'environnement*, « La fonte des glaces, une question brûlante », mai 2007, p. 14-15.

notamment celui selon lequel il s'agit de terres stériles (*barren lands*) et inhabitées.

En Occident, de tout temps, l'Arctique a été représenté comme un territoire inaccessible et vierge, loin de toute civilisation et marqué par ses extrêmes (de distance, de froid, de jour et de nuit, de luminosité, de désolation). Par conséquent, le « Nord », notamment par sa vacuité, a constitué un écran blanc sur lequel les auteurs, artistes et cinéastes ont volontiers situé des mondes imaginaires et utopiques. De manière méthodologique et selon une approche en études culturelles, on voudra bien considérer le « Nord » par ses déclinaisons en termes de représentations : Arctique, Pôle Nord (et parallèlement, Pôle Sud), monde inuit, hivernité — ainsi que par son caractère interdisciplinaire (ou sa « nordicité », selon le mot-programme lancé dans les années 1960 par le géographe et linguiste Louis-Edmond Hamelin, que nous adaptons volontiers dans le domaine imaginaire en « nordicité culturelle »). Dans cette perspective, le « Nord » peut être compris comme un discours, un enchevêtrement de textes, d'images, de couleurs, de clichés, de stéréotypes, d'expériences, de récits, de sons qui ont fini par le distancer des réalités du monde nordique (réel?) tout en le déterminant. L'amalgame discursif que nous appelons « Nord » dévoile somme toute une construction relativement cohérente que nous pouvons envisager et étudier comme « l'idée du Nord ». En fait, si on le compare à d'autres grands ensembles géographico-culturels, le « Nord » se distingue par l'importance des discours qui le représentent non à partir d'une expérience du territoire, mais à partir de discours précédents : il s'agit ainsi d'un ensemble de représentations

d'abord déterminé discursivement, mais bien sûr toujours balisé par les éléments spécifiques qui le fondent (le froid, la géographie, etc.). Le « Nord » tel que le relaie le discours culturel est d'abord conçu à partir de discours, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il s'agisse de n'importe quoi : il se définit précisément et de manière cohérente en termes de signes, de couleurs, de types, de figures, de schémas discursifs qui permettent au lecteur et au spectateur de le reconnaître.

**Le « Nord » a constitué un écran blanc sur lequel les auteurs, artistes et cinéastes ont volontiers situé des mondes utopiques.**

Ce réseau de représentations forme un « nœud discursif » qui peut servir, selon les époques et les courants, à des usages idéologiques. Aujourd'hui, nous constatons que, lorsqu'il est question du Nord ou de l'Arctique, émergent principalement deux types de préoccupations politiques, qui orientent la lecture que nous faisons des représentations du Nord et de l'Arctique :

(a) d'une part, le sort réservé par les sociétés européennes et nord-américaines aux peuples (autochtones, mais aussi aux petites communautés marquées par l'éloignement des centres) qui l'habitent, sort qui a conduit à un nouveau regard, dit « postcolonial », ainsi qu'à une fascinante relecture du passé;

(b) d'autre part, les craintes d'un réchauffement du climat ont trouvé dans la fragilité de l'écosystème polaire un

signe de leur quintessence. Par exemple, on ne compte plus aujourd'hui les magazines populaires qui présentent un dossier « vert » (« *Green Issue* ») illustré en couverture d'un fond... *bleu acier*, agrémentée d'une photographie des glaces de l'Arctique et de quelques ours polaires, symboles de la puissance animale menacée par une action humaine irréfléchie. Ce renversement chromatique — du vert *végétal* au bleu *arctique* pour symboliser la nature — est tel que, d'un point de vue sémiotique, nous pouvons avancer que *bleu arctique* est devenu le signe du vert de l'écologie.

L'environnement et les rapports politiques postcoloniaux marquent donc, de la fin du XX<sup>e</sup> siècle au début du XXI<sup>e</sup>, le discours sur l'imaginaire du Nord, au point où il nous est difficile de les dissocier de toute lecture de l'Arctique ou des territoires nordiques. Aux époques anciennes où une scène de l'inlandsis groenlandais pouvait appeler l'idée d'une conquête territoriale, de la chasse lucrative à la baleine, des possibilités d'une mine de cryolite ou d'essais militaires et nucléaires, a succédé la nôtre, où l'image de l'iceberg bleu voguant sur une mer chaude rappelle la triste fonte des glaces et où celle d'un poste isolé évoque la précarité sociale, culturelle et politique de ses habitants.

## Une histoire de l'imaginaire

En nous inspirant de la perspective méthodologique proposée par Lucian Boia dans son *Pour une histoire de l'imaginaire*<sup>2</sup> (1998), nous

---

<sup>2</sup> Lucian Boia, *Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris, Les Belles lettres, coll. « Vérité des mythes », 1998, 223 p.

considérons tous les matériaux que nous offre la culture pour comprendre la structure et l'histoire de l'imaginaire. Ainsi, dans le cas qui nous intéresse, un roman tel que *Erres boréales* ne peut être écarté de l'analyse uniquement en raison de son statut de texte mineur<sup>3</sup>. Il porte en lui des signes discordants qui permettent à la fois de nous situer par rapport aux représentations de l'Arctique du début du XX<sup>e</sup> siècle, et de comprendre l'idéologie de nos propres vues sur cet imaginaire. Notons tout de suite que le fait de prendre en considération de tels textes, peu défendables d'un point de vue esthétique, ne veut pas dire que les autres textes (du moyen au chef-d'œuvre) ne sont pas tout aussi intéressants; c'est au contraire l'exclusion (des uns comme des autres) qui apparaît en ce sens difficilement soutenable. Par ailleurs, nous pouvons avancer, à la suite des propositions de Boia, et en concevant le Nord comme un système de représentations, qu'il est possible d'envisager une tradition discursive qui — bien que représentant, en tout ou en partie, le réel — finisse par s'en dissocier de plus en plus, en développant des modes de fonctionnement, d'organisation et d'agencement qui lui soient propres. Enfin, il faut également considérer que l'inclusion de formes culturelles dites « marginales » contribue à alimenter le grand projet d'une histoire populaire qui permet de saisir la manière qu'a pu avoir une époque

---

<sup>3</sup> De plus, comme nous l'avons démontré ailleurs (Daniel Chartier, *L'émergence des classiques*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2000), la sélection des « grands textes » ou des « classiques » demeure de tout temps un processus jamais achevé, dans lequel l'aléatoire, le politique, le polémique et la morale jouent un tel rôle qu'il peut se révéler suspect comme méthode de sélection des textes utiles pour saisir l'imaginaire d'un lieu, d'une époque, d'une société. Pour rester dans l'imaginaire nordique, prenons exemple du roman *L'Impératrice de l'Ungava* (1927) d'Alexandre Huot : pas reconnu par la critique ou l'histoire littéraires, mal écrit et oublié aujourd'hui tout en ayant été largement lu à son époque, il « dit » de son temps ce que les œuvres canonisées ne disent pas : un désir d'aventure, de conquête, de réconciliation autochtone que taisent les auteurs contemporains, de Claude-Henri Grignon à Lionel Groulx.

et un lieu donnés de concevoir le monde, ou une partie de celui-ci. Ce projet est indissociable d'une étude de l'imaginaire du Nord et de l'Arctique qui se doit d'être la plus inclusive et interculturelle possible.

### **La Côte-Nord, le Labrador et l'Ungava « tropicalisés<sup>4</sup> »**

Et du loin au plus loin  
De ce neigeux désert  
Où vous vous entêtez  
À jeter des villages<sup>5</sup>

Gilles Vigneault, *Les gens de mon pays*

Compte tenu de ce que nous venons de dire, il faut de prime abord admettre que le roman d'utopie sociale et scientifique *Erres boréales*<sup>6</sup>, publié en 1944 à compte d'auteur par Armand Grenier sous le pseudonyme de Florent Laurin, n'a jamais eu de répercussion historique et qu'on peinerait à lui trouver quelque qualité esthétique; sa lecture, fastidieuse, ne vaut la peine qu'elle inflige au lecteur qu'en fonction de son incongruité pour notre époque et de son statut de marqueur de l'imaginaire. Pourtant, si on prend la peine d'en situer la parution, nous constatons que l'ouvrage s'inscrit dans l'idéologie du « rayonnement » de la nation canadienne-française, une perspective qu'on retrouve ailleurs sous d'autres formes dans l'Occident de la première moitié du

---

<sup>4</sup> Un critique de l'époque parle de l'« attachante vision d'un empire d'Ungava presque “tropicalisé” » qu'offre le roman *Erres boréales* (L'Espérance [pseudonyme], « Littérature et Beaux-Arts. *Erres boréales* », *La Presse*, 7 octobre 1944, p. 32).

<sup>5</sup> Gilles Vigneault, *Les gens de mon pays*, Montréal, Nouvelles éditions de l'Arc, coll. « de l'Escarfel », 1967, p. 10.

<sup>6</sup> Florent Laurin [pseudonyme d'Armand Grenier], *Erres boréales*, [s.l.], [s.é.], 1944. Désormais, les références à ce roman seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *EB*.

XX<sup>e</sup> siècle. Dans le cas qui nous intéresse, c'est le Canada français — pourtant pacifique — qui s'imaginait étendu par des ramifications démographiques et géographiques, tout cela dans la poursuite du grand « croissant canadien-français » qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, répondait dans l'imaginaire à une dilution bien réelle de la population par l'émigration. Les penseurs préféraient voir dans le départ de centaines de milliers de personnes un accroissement symbolique de la nation qui finirait par s'étendre de Boston à Winnipeg en passant par le nord du continent.

Le premier analyste du « Nord littéraire » au Canada, Jack Warwick, démontrait dès 1968 dans son essai sur *L'appel du Nord* la familiarité de l'idéologie du « rayonnement » avec l'exploration littéraire du Nord québécois : ainsi, écrit-il, l'idée des « Pays-d'en-Haut » référerait à une « imposante masse de littérature consacrée au “rayonnement”. Elle est associée au dix-neuvième siècle, et se perpétue très avant dans le vingtième<sup>7</sup> ». Ces « Pays-d'en-Haut » renvoient historiquement aux terres immédiatement au nord du fleuve Saint-Laurent, mais l'auteur du roman *Erres boréales* préfère orienter cette projection droit vers l'Arctique et jusqu'à l'île de Baffin, n'ayant de butoir que le Groenland devenu voisin du Canada français.

Cette projection utopique du roman apparaît plus complexe lorsqu'on la considère en fonction de ses multiples facettes — lien avec le passé, brouillage de l'Amérique de langue anglaise, système économique coopératif, francisation. Dans ce roman, le peuple de

---

<sup>7</sup> Jack Warwick, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française* [*The Long Journey*], Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Constantes », 1972 [1968], p. 79.

langue française s'épanouit librement vers le Nord en mettant de l'avant ses valeurs sociales et en se maillant aux Inuits dans une harmonie déconcertante : *l'autre menaçant* disparaît complètement de la géographie imaginaire du Canada français... Sur la carte n'apparaissent plus le Canada anglais et les États-Unis, au profit d'un Groenland compatriote qui forme un nouveau *voisin*... danois. L'auteur a certes ici le triomphe national facile, quoique parsemé ici et là d'écarts face aux théories ethniques alors en vogue, notamment en défendant une représentation positive du monde inuit.

Bien qu'il soit fascinant, ce n'est pas tant ce « rayonnement » qui dérange la lecture contemporaine que la posture *anti-écologique* qu'adopte l'auteur. Laurin propose avec enthousiasme et fierté un geste qui apparaît tout à fait inconcevable pour le lecteur contemporain : un volontaire, souhaitable et systématique réchauffement de l'Arctique, qui permettrait au Québec une puissante poussée coloniale vers le Nord, au-delà de ses frontières politiques actuelles jusqu'à l'île de Baffin, devenue francisée, et au Labrador, enfin racheté de Terre-Neuve à haut prix<sup>8</sup>.

Quoique fantaisiste, le roman se base sur une connaissance fine du monde arctique. Laurin note ainsi cette caractéristique, aujourd'hui

---

<sup>8</sup> La frontière entre le Québec et le Labrador demeure au cœur d'un litige. Son tracé est issu d'une décision unilatérale de 1927 du Conseil privé à Londres, qui avantageait fortement Terre-Neuve, qui ne faisait pas encore partie du Canada. Le Québec a toujours contesté cette décision. Cette séparation a fini par créer deux régions : *la Côte-Nord*, soit le Labrador québécois, le long du fleuve Saint-Laurent, et ce qu'on appelle aujourd'hui *le Labrador*, soit le flanc nord-est de la péninsule que forme le Québec, mais qui est aujourd'hui sous la juridiction de la province canadienne appelée Terre-Neuve-et-Labrador.

démontrée par les géographes<sup>9</sup>, selon laquelle la frontière polaire ne suit pas une ligne équidistante du pôle, mais que certaines régions, dont la Côte-Nord du Québec, figurent parmi celles où le Nord descend le plus au sud dans le monde : « de cet anormal fléchissement thermique à la rencontre de nos côtes, ils dénoncèrent le grand coupable : le courant froid du Labrador » (*EB*, p. 13). Ce qui constitue pour la géographie une particularité devient pour le romancier une anomalie qu'il faut corriger au moyen de la technique : faire remonter la zone froide vers le cercle polaire et ainsi rendre fertiles les terres entre le Saint-Laurent et l'Ungava, et même au-delà.

Le récit vise ainsi à servir, d'une part, l'idéologie nationaliste de l'accroissement de l'influence canadienne-française par son développement hors de la sphère de langue anglaise et en harmonie avec les Autochtones et, d'autre part, la valorisation de la science pour renverser le climat froid en « tropicalisant » la Côte-Nord, le Labrador et l'Arctique en un monde plus propice à l'agriculture, au développement et à l'habitation (voir figure 1).

### **Une « croisade contre l'ennemi naturel<sup>10</sup> »**

Le grand Nord était ouvert, notre peuple était sauvé.  
Armand Grenier, *Erres boréales* (p. 16-17)

Armand Grenier (né au Lac-Saint-Jean en 1910) publie ce premier roman, *Erres boréales*, en 1944 sous le pseudonyme de Florent

---

<sup>9</sup> Yvan Pouliot, « Le Québec dans le monde nordique », *Le Naturaliste canadien*, vol. 122, n° 2, été 1998, p. 45-53.

<sup>10</sup> G.T., « Chronique des livres. *Erres boréales* de Florent Laurin », *L'Action catholique*, 1<sup>er</sup> mai 1946, p. 4.

Laurin; il en éditera un second en 1953 sous celui de Guy-René de Plour, intitulé *Défricheur de hammada. Le roman d'un misanthrope évadé de l'Amérique*<sup>11</sup>. Dans ce dernier, un journaliste, Louis Galliène, invente un type de serre qui permet de cultiver une ferme tropicale dans les Laurentides. Galliène est toutefois jugé trop individualiste par celle qu'il aime et ce n'est qu'au terme d'un exil en Afrique, où il construira des coupoles pour fertiliser le désert — l'auteur d'*Erres boréales* était constant dans ses intérêts de renversements climatiques —, qu'il pourra de nouveau espérer le respect des siens. Valeurs morales, utopies, technologie et environnement restent donc les thèmes abordés par cet auteur, dont la critique juge par ailleurs avec sévérité le « style ampoulé et artificiel<sup>12</sup> ».

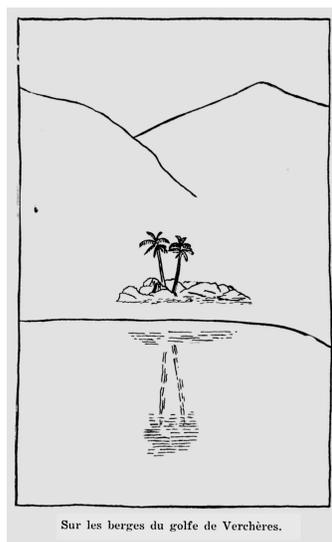


Figure 1. Dessin tiré du roman *Erres boréales* (p. 97), illustrant une île « tropicalisée » dans l'Arctique

<sup>11</sup> Guy-René de Plour [pseudonyme d'Armand Grenier], *Défricheur de hammada. Le roman d'un misanthrope évadé de l'Amérique*, Québec, Les Éditions Laurin, 1952, 229 p.

<sup>12</sup> Gaston Laurion, « *Erres boréales* et *Défricheur de Hammada*, romans de Florent Laurin et Guy René de Plour », Maurice Lemire [dir.], *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Tome 3 : 1940-1959*, Montréal, Fides, 1982, p. 328.

Son roman *Erres boréales*, dont l'action se situe de manière prospective en 1968, raconte le retour au pays de Louis Gamache, aujourd'hui vieux, mais qui a connu dans sa jeunesse l'Arctique et les Inuits. Le Québec qu'il retrouve a été transformé par l'installation dans les détroits du fleuve Saint-Laurent et de l'Arctique de grands éléments chauffants alimentés à l'hydro-électricité, qui ont permis le réchauffement des océans et des territoires polaires, au profit de l'établissement de nouvelles provinces canadiennes-françaises au Nord de ce qui est ainsi devenu l'Ancien Québec. Le récit technico-patriotique est accompagné de gravures simplifiées et d'une intéressante carte imaginaire des provinces du Canada français, qui s'étendent aussi haut que la pointe septentrionale du Groenland voisin. Laurin, que Jean-Louis Trudel qualifie dans une perspective d'histoire de la science-fiction de « notre premier artiste du réchauffement global<sup>13</sup> », imagine ce qu'on est en droit d'appeler une *sudification* du Nord, à compter de la Côte-Nord où les maigres épinettes noires et la taïga ont été remplacées par des forêts luxuriantes, jusqu'« à la hauteur du cercle polaire » (*EB*, p. 91) où poussent désormais « à merveille le pin de Fraséride et le séquoier californien<sup>14</sup> » (*EB*, p. 92). L'ennemi naturel de l'homme — le froid — a ainsi été vaincu grâce à la technique : le réchauffement de la planète est le signe de cette victoire.

---

<sup>13</sup> Jean-Louis Trudel, « Iconographie de la SFCF (7) », *Culture des futurs*, [culturedesfuturs.blogspot.com/2006/04/iconographie-de-la-sfcf-7\\_15.html](http://culturedesfuturs.blogspot.com/2006/04/iconographie-de-la-sfcf-7_15.html), 2006 (consulté le 17 avril 2012).

<sup>14</sup> Trudel remarque avec justesse que « l'ensemble du roman témoigne d'un intérêt très marqué pour les noms précis de la végétation et des minerais. Il faut sans doute y voir l'influence du naturaliste Marie-Victorin, dont la *Flore laurentienne* avait fait date lors de sa parution en 1935. À tel point que le nom même de Florent Laurin est sans doute une anagramme partielle du titre de ce livre » (*ibid.*).

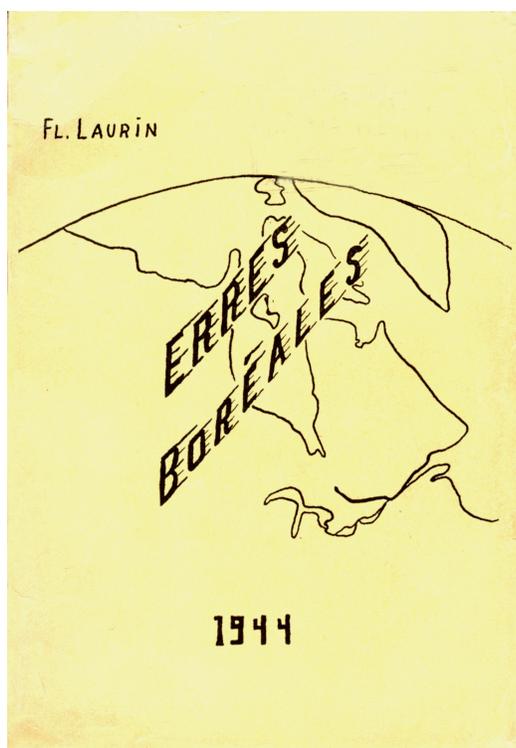


Figure 2. Page couverture du roman *Erres boréales*, avec une carte esquissée du Québec agrandi vers le Nord, sur laquelle les États-Unis et le Canada n'apparaissent pas

À l'époque, la critique nationaliste a accueilli favorablement ce « roman futuriste à l'allure scientifique » dans lequel « les personnages [établissent] une civilisation aux steppes de la toundra<sup>15</sup> ». Le manque de réalisme, le style faible et lourd, le récit alambiqué de Laurin, tout comme les positions anti-écologistes de l'auteur, l'intéressent beaucoup moins que la séduisante expansion territoriale du Canada français et l'usage fabuleux de la technique pour changer le cours du climat et de la nature en sa faveur : « on voit la verdure et une abondante végétation s'élever là où il n'y

---

<sup>15</sup> Rodolphe Plante, « Un roman original. *Erres boréales* de Florent Laurin », *L'Action catholique*, 8 novembre 1944, p. 4.

avait que solitudes enneigées », écrit *La Revue populaire*; « tout un monde nouveau naquit dans le Nouveau Québec<sup>16</sup> ». Il s'agit, écrit le critique de *L'Action catholique*, d'une « aventure épique », d'une « croisade », d'un « rêve magnifique » dans lequel des jeunes « exécutent une gigantesque dissolution des neiges et des glaciers qui couvrent le Nouveau-Québec<sup>17</sup> ».

### **L'Union économique des Canadiens français pour la conquête du Grand Nord**

Bien que l'action du roman se situe en 1968, l'action militante du groupe qui soutient le projet de la conquête climatique de l'Arctique, la « Jeune-Laurentie », commence dès les années 1940 et elle vise à transformer le Québec d'alors par un projet d'expansion patriotique. La portée de ce groupe s'inspire, comme le souligne Jean-Louis Trudel, de l'action sociale (réelle) de l'Association des Jeunes Laurentiens, un regroupement fondé en 1936 et inspiré par la pensée et l'encadrement proposés par un penseur éminent de l'époque, Lionel Groulx. Dans le récit de Laurin, le projet dont ces jeunes sont les défenseurs vise rien de moins que « la formation d'un colossal empire *nord-américain*, l'annexion à une *libre Nouvelle-France* de plusieurs grandes îles de l'archipel arctique, dont la Terre de Baffin, qu'ils baptisèrent par avance du *beau nom* d'Euriaule » (*EB*, p. 13-14 [je souligne]). Il s'assure notamment que « les deux Labradors, continental et océanique, se rattachent politiquement [...] au grand tout québécois » (*EB*, p. 51-52).

---

<sup>16</sup> [Anonyme], « Nouveautés littéraires. *Erres boréales* de Florent Laurin », *La Revue populaire*, vol. 37, n° 5, juillet 1945, p. 5.

<sup>17</sup> G.T., *op. cit.*, p. 4.

Dès sa fondation, le programme de la « Jeune-Laurentie » dévoile plusieurs des prémisses et objectifs sous-jacents à son projet. Lancé vers la Côte-Nord, le Labrador, le Nunavik et l'Arctique, le Québec trouverait ainsi le moyen d'être tout à la fois :

(a) *nord-américain*, et d'ignorer (comme en fait foi la couverture du roman, qui laisse en blanc le Canada et les États-Unis) ses voisins anglo-saxons (voir figure 2). Le pays arriverait ainsi à « orienter tout entier vers le grand Nord [son] incoercible instinct de migration! » (*EB*, p. 11);

(b) *libre* : il trouverait en son indépendance le pouvoir de coloniser les autres, Amérindiens ignorés dans cette utopie et Inuits occidentalisés;

(c) fidèle à ses racines et donc à la *Nouvelle-France*, « revenu à lui-même, à sa vitale fonction de rayonnement, à sa vocation invétérée de bâtisseur, [le] petit peuple [du Québec] renouvellerait sûrement les prodiges des anciens jours », tout en poursuivant « l'appel du Nord » qui a été celui des descendants, colons et coureurs de bois confondus (*EB*, p. 11-12);

(d) et enfin, en renommant de *beaux noms*, c'est-à-dire en refrancisant le continent, cette Nouvelle-France poursuivrait le projet identitaire qui est le sien en Amérique : « quelles magiques appellations, douces, limpides et claironnantes comme le génie de la France, lit-on, d'espaces en espaces, sur les plaques indicatrices : Estèbe, Pommereau, Margry, Gorgendière, Abacourt, Grandmesnil, qui font suite aux Abélard, aux Pertuis et aux Crébillon » (p. *EB*, 51-52) (voir figure 3). Pour le lecteur, cette francisation des noms anglais de l'Arctique évoque plutôt ce qu'on peut appeler « la ré-inuktitutisation » de la géographie

du Nunavut et du Nunavik à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, qui a remplacé l'anglais par l'inuktitut dans les noms de lieux.



Figure 3. Carte accompagnant l'édition du roman *Erres boréales*, illustrant l'établissement de villes vers le Nord, aux noms français

Nationaliste, indépendant, respectueux des traditions et français : l'empire imaginé dans *Erres boréales* s'inscrit directement dans le programme nationaliste canadien-français du début du XX<sup>e</sup> siècle. Il y reste aussi fidèle par les propositions novatrices qu'il contient : l'utilisation de la technique moderne pour *maîtriser* la nature et *exploiter* les ressources qu'elle renferme, et la valorisation d'un

mode de gestion coopératif pour gérer le développement du territoire. La « Terre promise » du Grand Nord, obtenue au prix d'une formidable agression de la nature par le réchauffement électrique des eaux, des glaces et des terres, s'est peuplée de cités à la fine pointe de la technologie et du confort : aux abords des villes, liées entre elles par des liaisons aériennes rapides (« Il prend ce soir, à dix heures, un spécial Québec-Arctiquecité, qui doit rallier Lescar demain vers cinq heures et demie » [EB, p. 197]), on perçoit « les extrémités tactiles d'un colossal système nerveux » (EB, p. 76) énergétique tout-puissant. Cette expansion du territoire a cependant ses particularités, toutes canadiennes-françaises, puisqu'il n'a pas été nécessaire de céder à la tentation du capitalisme pour la mener à terme, comme en fait foi cet échange :

— Tenez! vous êtes des voyageurs?... du vieux pays?

— Oui, de Québec!

— Ah! bon! de la capitale, sans être tout de même des capitalistes?

— Pour ça, non! Nous signons tous de la Co-o.\*

— Dans ce cas, je vous verse un petit bleu; c'est léger comme l'azur et de la couleur du drapeau.

\*Abréviation d'un néologisme : coœuvre (union économique des Canadiens français pour la conquête du grand Nord). (EB, p. 44-45)

La « Terre promise » du Grand Nord, obtenue au prix d'une formidable agression de la nature par le réchauffement électrique des eaux, des glaces et des terres, s'est peuplée de cités à la fine pointe de la technologie et du confort.

### **De nouveaux alliés (convertis) : les Inuits**

À l'instar des Montagnais dans le roman d'Alexandre Huot de 1927, *L'Impératrice de l'Ungava*<sup>18</sup>, c'est par la musique que les Inuits d'*Erres boréales* transmettent le mieux leur patrimoine et le milieu dans lequel ils vivent : dans Innuït, leur territoire, des musiciens donnent un concert en l'honneur des visiteurs du Sud, concert qui met en scène toute la cosmogonie inuite. Par l'orchestre, écrit Laurin, « on put facilement reconnaître la grande ourse, les pléiades et les gémeaux dans les figures destinées à représenter, dans ce ballet indigène, le caribou, la meute des chiens à la

---

<sup>18</sup> Dans ce roman, qui décrit une renaissance innue, Mentagna, la femme du Grand Chef, joue au piano une pièce dont la mélodie est mise en rapport avec la tempête, la suspension du temps, de l'espace et du lieu : « Une douce mélodie commença. C'était le bruissement du vent dans la forêt. Les explorateurs perdirent la notion du temps, de l'espace, du lieu. Ils se laissèrent transporter dans les grands bois du nord. C'était maintenant une tempête terrible. La rafale sifflait. Puis la tempête s'apaisa. Les premières notes d'une danse sauvage se firent entendre. Ce fut une sarabande effrénée, où on aurait juré entendre les cris des sauvages. » (Alexandre Huot, *L'Impératrice de l'Ungava*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de givre », 2006 [1927], p. 103-104.)

poursuite de l'ours blanc, et les deux pierres placées à l'entrée des anciens iglous » (*EB*, p. 142-143). Le portrait que trace Laurin du monde inuit est colonisé certes, mais il est aussi cultivé et cohérent, et donc, il apparaît moins sombre et négatif que ceux que dessinent ses contemporains. L'auteur, contre toute attente, témoigne d'une sympathie réelle envers ce peuple, et la représentation qu'il en donne apparaît progressiste vis-à-vis de ce qu'on peut lire alors. D'une part, les Inuits ont le statut de *sujet*, une situation rare à cette époque en fiction<sup>19</sup> : ils participent à la narration et aux dialogues, sont désignés par leur nom, se lient avec les autres personnages sur une base d'égalité et d'échange. D'autre part, le milieu où ils vivent suscite non pas la crainte ou le rejet, mais l'admiration : ce peuple, « longtemps réputé le plus déshérité de la terre » (*EB*, p. 113) vit désormais dans des palaces. Ainsi, la « maison type des Esquimaux » comprend un « somptueux plancher de porphyre vert taché de sphérolithe jaunâtre, couvert ça et là de tapis naturels de peaux d'ours blanc ou de bœufs musqués » (*EB*, p. 137). Plus loin, « des sofas capitonnés de luisantes pelisses de phoque, des dessins rustiques brodés sur des lins mauves flottaient sur les murs vert tendre » (*EB*, p. 137-139). En contrepartie, Laurin aplanit par la fiction deux divergences majeures entre les Canadiens français et les Inuits, à la faveur d'une assimilation de ces derniers : ils sont devenus de fervents catholiques et ils ont adopté la langue française.

Ainsi francisés, convertis au catholicisme, intégrés dans le Canada français, quoique bénéficiant d'un territoire et de droits liés à leur

---

<sup>19</sup> Voir à ce sujet Daniel Chartier, « “Au-delà il n'y a plus rien, plus rien que l'immensité désolée” : problématiques de l'histoire de la représentation des Inuits, des récits des premiers explorateurs aux œuvres cinématographiques », *Revue internationale d'études canadiennes*, n° 31, 2005, p. 177-196.

mode de vie, les Inuits remplacent avantageusement, dans cette utopie sociale et politique, « les Autres » traditionnels du Québec, soit les Canadiens anglais et les Américains, complètement absents du récit. Lorsqu'il est question de bilinguisme, c'est de la langue danoise parlée au Groenland qu'il s'agit, puisqu'« un Canadien gentil doit pouvoir s'exprimer dans la langue de chacun de ses alliés<sup>20</sup> » (*EB*, p. 151). L'idéologie nationaliste canadienne-française se trouve donc de nouveaux alliés de compensation qui permettent, par l'alliance autochtone<sup>21</sup>, d'oublier le temps d'un roman leur situation minoritaire en Amérique du Nord (voir figure 4).

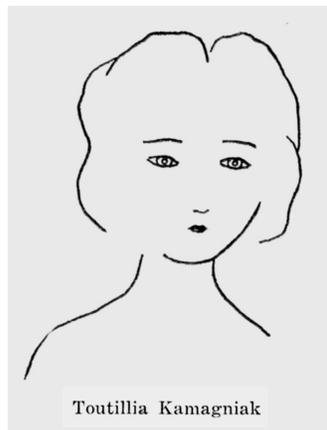


Figure 4. Dessin tiré du roman *Erres boréales* (p. 145) représentant une jeune Inuite, Toutillia Kamagniak

<sup>20</sup> « — Sais-tu le danois? demande à brûle-pourpoint Gaston à son frère, tout stomaqué [*sic*] d'une question aussi inattendue.

— Pas pour la peine! Mais le français a coutume de suffire pour nos affaires.

— Sans doute; mais il y a les convenances. Un Canadien gentil doit pouvoir s'exprimer dans la langue de chacun de ses alliés.

— Ah! je vois! s'écria Normand, comprenant qu'il s'agissait d'une expédition au Groenland. » (*EB*, p. 151)

<sup>21</sup> Encore une fois comme dans *L'Impératrice de l'Ungava*, où les Canadiens français envisagent une alliance avec les Amérindiens.

## La nature au service du « rayonnement »

Dans ce récit, le courant froid du Labrador est l'ennemi qui empêche l'homme de profiter des richesses du Nord : la technique doit donc être utilisée pour réchauffer et coloniser le territoire et ainsi permettre le « rayonnement » inéluctable de la nation canadienne-française. C'est par le harnachement des rivières que cette dernière produira l'énergie hydroélectrique nécessaire à cette entreprise, menée de manière coopérative et en bonne entente avec les Inuits : « Opposez un digne obstacle à l'emportement de cette dérive gigantesque [le courant froid du Labrador], enravez, si vous pouvez, son cours, vous verrez remonter d'un bon démesuré vers le nord la zone de grande végétation. » (EB, p. 13) Cet obstacle sera donc une « barrière thermique » constituée de « ganglions électriques sous la mer » (EB, p. 152-153) qui réchauffent l'eau et le climat. S'il filtre ici et là quelques inquiétudes sur le réchauffement climatique (par exemple, l'idée d'une digue est rejetée, parce qu'« elle bouleverserait toute l'économie physique de l'hémisphère » [EB, p. 13]), Laurin est tout à fait enthousiaste face à cette maîtrise de la nature. Par un effet temporel (un personnage revient au pays après une absence prolongée), il permet la comparaison entre un *avant* arctique désolé et un *après* arctique développé, pour convaincre son lecteur de la pertinence de ses propositions. Il se fait aussi visionnaire en imaginant ce qui deviendra le barrage Churchill, au Labrador, ainsi qu'en entrevoyant ce que la fonte des glaces dégagerait comme nouvelles routes maritimes entre l'Europe et l'Asie. Pour le lecteur contemporain que nous sommes, cet enthousiasme apparaît d'abord naïf, puis inquiétant : il remet en cause les valeurs sur

lesquelles se basent nos interprétations, et, de ce fait, les rend même quelque peu suspects.

Malgré la faiblesse de son style et les longueurs de son intrigue, on peut considérer *Erres boréales* comme l'un des premiers romans environnementaux : si la prémisse qui veut que la nature doit se soumettre aux projets de l'homme soulève aujourd'hui notre scepticisme, il faut rappeler qu'elle était alors et depuis longtemps une idée reçue; par ses thèmes et ses utopies, Laurin est l'un des seuls de son époque à envisager les changements climatiques et leurs effets sur la géographie humaine. Anti-écologiste certes, son roman pose le Nord comme un instrument que le savoir et le pouvoir peuvent transformer au bénéfice de l'homme, en illustrant comme une victoire ce que notre époque considère comme son plus grand danger. Par son triomphalisme, le roman met par ricochet en évidence ce qu'on peut appeler « le négativisme » de notre pensée écologique, qui vise par essence à *réagir* aux changements climatiques en proposant avec raison des plans de *lutte* et de *réduction*, mais qui se montre pour le moins hésitante à envisager les possibilités d'adaptation de l'homme et de la nature à ces bouleversements, dont certains, comme le rappelle avec embarras la lecture de ce roman, ne sont pas nécessairement des inconvénients.